

l'ascétisme sexuel, il avait été un douteur de Dieu; à la suite de sa maladie, il était devenu croyant et s'adonnait à la volupté. Mais, de même que la foi en Dieu qu'il avait retrouvée était d'une nature à part, de même la partie de la jouissance sexuelle qu'il avait reconquise présentait un caractère tout à fait insolite. Ce n'était plus la liberté sexuelle d'un homme, mais la sensibilité sexuelle d'une femme; il avait adopté à l'égard de Dieu une attitude féminine, il se sentait la femme de Dieu (1).

Aucune autre partie de son délire n'est traitée par le malade avec autant de détails, on pourrait dire avec autant d'insistance, que la transformation en femme qu'il prétend avoir subie. Les nerfs qu'il a absorbés ont pris dans son corps le caractère de nerfs de volupté féminins, et ont donné à son corps un caractère plus ou moins féminin, à sa peau en particulier la douceur particulière au sexe féminin (p. 87). S'il exerce une légère pression de la main sur un point quelconque de son corps, il sent, sous la surface de la peau, ces nerfs, tels une trame faite de fils ou de petites ficelles; on les rencontre particulièrement sur la poitrine, là où se trouvent chez la femme les seins. « En appuyant sur cette trame, je suis à même, surtout si je pense en même temps à quelque chose de féminin, de me procurer une sensation voluptueuse correspondant à celle d'une femme » (p. 277). Il le sait de façon certaine : cette trame, d'après son origine, n'est rien d'autre que de ci-devant nerfs de Dieu, lesquels ont à peine dû perdre de leur qualité de nerfs par le passage dans son propre corps (p. 279). Au moyen de ce qu'il appelle « dessiner » (se représenter visuellement les choses), il est en état de se donner l'impression, à lui-même comme aux rayons, que son corps est pourvu de seins et d'organes féminins. « J'ai tellement pris l'habitude de dessiner un derrière féminin à mon corps — *honni soit qui mal y pense* (2) — que, chaque fois où je me penche, je le fais presque involon-

(1) « Quelque chose d'analogue à la conception de Jésus-Christ par une vierge immaculée, c'est-à-dire par une femme qui n'avait jamais eu de rapports avec un homme — quelque chose d'analogue s'est passé dans mon propre corps. Par deux fois déjà (et ceci lorsque j'étais encore dans l'établissement de Flechsig) j'ai eu des organes génitaux féminins et éprouvé dans mon corps des mouvements sautillants, pareils aux premières agitations d'un embryon humain. Des nerfs de Dieu, correspondant à du sperme mâle, avaient été, par un miracle divin, projetés dans mon corps, et une fécondation s'était ainsi produite. » (Note de la p. 4 de l'avant-propos.)

(2) En français dans le texte (*N. d. tr.*).

tairement » (p. 233). Il est « assez hardi pour l'affirmer : quiconque me verrait le haut du tronc nu devant une glace — surtout si j'aide à l'illusion en portant quelque parure féminine — aurait l'indubitable impression de voir un *buste féminin* » (p. 280). Il réclame un examen médical, afin qu'on établisse que tout son corps, de la tête aux pieds, est parcouru de nerfs de volupté, ce qui, d'après lui, n'est le cas que du corps féminin, tandis que, chez l'homme, autant qu'il sache, on ne trouve de nerfs de volupté que dans les organes génitaux et à leur voisinage immédiat (p. 274). La volupté d'âme qui s'est développée, grâce à cette accumulation de nerfs, dans son corps, est si intense qu'il lui suffit, en particulier lorsqu'il est couché dans son lit, du moindre effort de l'imagination pour se procurer un bien-être sensuel donnant un avant-goût assez net de la jouissance sensuelle de la femme pendant l'accouplement (p. 269).

Si nous nous rappelons le rêve qu'avait eu le patient pendant l'incubation de sa maladie, avant son installation à Dresde, il devient tout à fait évident que l'idée délirante d'être changé en femme n'est que la réalisation de ce rêve. Il s'était alors insurgé contre ce rêve avec une indignation toute virile; de même il commença par se défendre contre sa réalisation pendant la maladie; il considérait la transformation en femme comme une honte, un opprobre qui devait lui être infligé dans une intention hostile. Mais il vint un temps (novembre 1895) où il commença à se réconcilier avec cette transformation et la rapporta aux desseins suprêmes de Dieu. « Depuis lors, et en pleine conscience de ce que je faisais, j'ai inscrit sur mes drapeaux le culte de la féminité » (pp. 177 et 178).

Il acquit alors la ferme conviction que c'était Dieu lui-même qui, pour sa propre satisfaction, réclamait de lui la féminité.

« Mais, dès que je suis — si je peux m'exprimer ainsi — seul avec Dieu, me voilà dans la nécessité d'employer tous les moyens imaginables, comme aussi de concentrer toutes les forces de ma raison, en particulier la force de mon imagination, en vue d'atteindre à ce but : que les rayons divins aient l'impression aussi continue que possible, — ou bien, ceci étant simplement impossible à l'homme, — aient du moins à certains moments de la journée l'impression que je suis une femme enivrée de sensations voluptueuses » (p. 281).